

ANALYSE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

DU ROMAN DE GARIN-LE-LOHÉRAIN.

Imprimerie de Henri Dupuy, rue de la Monnaie, 11.

ANALYSE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

DU

ROMAN DE GARIN-LE-LOHÉRAIN

PRÉCÉDÉE

De quelques Observations sur l'Origine des Romans de Chevalerie,

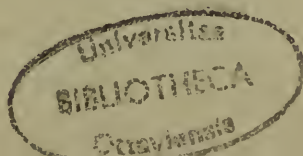
PAR LEROUX DE LINCY.

PARIS

TECHENER, LIBRAIRE,

PLACE DU LOUVRE, 12.

1835



ANALYSE

CRITIQUE ET LITTÉRAIRE

DU ROMAN DE GARIN-LE-LOHERAIN.

---

§ I.

Observations sur les Romans de Chevalerie.

La publication d'un des plus beaux monumens de notre vieux langage doit, nous le pensons, vivement intéresser les hommes éclairés, et fixer l'attention de tous ceux qui se livrent à des études sérieuses. Aussi avons-nous espéré qu'une analyse, quelque peu détaillée, du poëme de *Garin le Loherain*, dont le second volume, si impatiemment attendu, vient enfin de paraître,

serait accueillie avec bienveillance. Cette chanson de Geste formant la première partie de la grande épopée lorraine est complète, et nous pouvons aujourd'hui nous livrer à son analyse philologique et littéraire.

Avant tout, nous croyons nécessaire d'expliquer notre pensée sur la dénomination de *Chanson de Geste*, donnée au poëme de Garin.

Les romans de chevalerie, on le sait, se divisent en trois cycles ou branches, qui elles-mêmes peuvent être distinguées en plusieurs parties; 1° le cycle de *Charlemagne*, qui est le premier et que nous considérons comme le plus ancien; 2° le cycle de *la Table ronde;* 3° celui des *Alexandre* et des héros de l'antiquité, qui est le dernier, et, relativement aux deux autres, le plus moderne.

Nous ne comprenons pas, dans ces trois divisions, les romans mixtes qui, participant de l'un ou de l'autre genre, ne doivent par cela même être classés dans aucun d'eux.

C'est aux romans du premier et du troisième cycle, que la dénomination de *Chansons de*

Geste a été donnée par les jongleurs eux-mêmes; mais c'est principalement aux plus anciennes productions de ce genre que, suivant nous, on doit plus particulièrement l'appliquer.

Pour bien faire comprendre la distinction que nous voulons établir, nous sommes naturellement conduit à examiner la question si complexe, si diversement débattue, de l'origine des *Romans de chevalerie*. Plusieurs systèmes ont été posés à ce sujet; des hommes d'une haute intelligence se sont prononcés pour les uns ou pour les autres, et leur plume savante et habile est venue prêter appui au sentiment qu'ils ont adopté. Il ne nous appartient pas de faire peser notre opinion dans la balance; aussi celle que nous allons émettre n'est pas présentée par nous comme se détachant des autres, ou s'imposant au milieu d'elles; ce sont les idées qu'en étudiant depuis plusieurs années sur cette matière nous avons recueillies; c'est une faible pierre apportée au monument que la science et le génie élèveront à notre littérature nationale; heureux si les habiles

mains qui l'achèveront ne croient pas devoir entièrement la rejeter.

Dans les systèmes que différens littérateurs ont émis sur l'origine des Romans de chevalerie, à notre sens, ils ont manqué d'étendue, c'est-à-dire que, prenant pour guide l'histoire de la pensée humaine chez un des peuples de l'Europe, ils ont attribué exclusivement à ce peuple les idées quelquefois communes à tous les autres. Il en est résulté que chacun de ces littérateurs, dans une partie de son système, a eu vraiment raison, et dans l'autre complètement tort. Avec un peu d'*éclectisme* littéraire on aurait, nous ne disons pas tout-à-fait expliqué, mais au moins jeté bien du jour sur cette question difficile.

Quand nous cherchons l'origine d'une de ces grandes pensées qui ont dominé le moyen-âge, de la féodalité, de la chevalerie, des livres qui en sont résultés, n'oublions jamais l'invasion qui bouleversa l'Europe au cinquième siècle et en changea la face. N'oublions pas que presque tous les peuples qui accomplirent cette grande révolu-

tion avaient une même origine, et ne soyons pas surpris si nous retrouvons chez eux, bien qu'ils diffèrent aujourd'hui de mœurs, d'opinions et de langage, des idées communes et des traditions qui se ressemblent; cela est vrai surtout en ce qui touche les romans de chevalerie, car il est certain que les nations de l'antiquité ne nous ont rien laissé dans ce genre, et que les écrivains du moyen-âge, au contraire, ont travesti en œuvre chevaleresque les histoires, les poëmes de la Grèce et de Rome. C'est donc chez les peuples germaniques qui composaient presque entièrement l'invasion du cinquième siècle, qu'il faut chercher le premier élément de ces compositions poétiques, généralisées sous le nom de *Romans de chevalerie*. En interrogeant l'histoire de ces peuples, nous y trouvons en effet ce premier élément. Tacite et plusieurs autres écrivains nous disent que les Germains avaient des bardes ou poëtes qui chantaient les belles actions de leurs guerriers. Ces chants même, ajoute l'historien, étaient les seules annales de ces barbares. D'a-

près les meilleurs critiques, il est certain que les plus anciens romans ont été écrits avec des chants de ce genre très-répandus à l'époque où les poëmes qui nous sont parvenus furent composés, et sur lesquels le trouvère ou jongleur brodait une foule de détails qui plaisaient aux esprits superstitieux auxquels ces romans étaient récités.

N'allons pas croire cependant que les chants qui ont servi de base aux monumens que nous connaissons aujourd'hui, remontent à une époque aussi reculée qu'ils puissent être contemporains de la Germanie peinte par Tacite; il n'en est pas ainsi; ce sont des chants analogues à ceux dont nous parlons, qui donnèrent naissance aux poëmes en langue vulgaire, et en bonne critique nous ne croyons pas que l'on puisse attribuer aux plus vieux de ces cantilènes une date antérieure au huitième et au neuvième siècle.

Ce premier élément indiqué, il nous reste encore à chercher quels sont ceux qui le suivirent et se mêlèrent à lui. Nous en trouvons quatre

principaux : l'invasion des peuples scandinaves, qui eut lieu du septième au dixième siècle dans différentes parties de l'Europe, et qu'il ne faut pas confondre avec l'invasion germanique; les conquêtes des Maures d'Afrique en Espagne qui, au septième siècle, eurent des demeures fixes en cette contrée de l'Europe, voilà les deux premiers; la religion chrétienne et les croisades, tels sont les deux autres.

A la haute puissance qu'exerça la religion chrétienne se rattachent tous les romans du cycle carlovingien, dans lesquels nous voyons le grand empereur et ses preux marchant à la conquête de Jérusalem et de Constantinople. C'est aussi l'origine qu'il faut assigner à une partie des romans de la Table ronde, à tout ce qui se rapporte au *Saint-Graal* ou vase sacré, dans lequel le disciple caché de Jésus-Christ, Joseph d'Arimathie, avait recueilli le sang précieux de son maître; et, pour le dire en passant, c'est à un évangile apocryphe qu'est due l'idée de l'introduction de cette fable chrétienne au milieu des

traditions armoricaines. En lisant avec soin l'*Évangile de Nicodème*, on y trouvera les premiers germes des romans du *Saint-Graal ;* et ce mythe chétien doit nous faire penser que les Bretons, quand ils furent convertis, reçurent les faux évangiles, à cette époque peu distingués des autres, ce qui favorisa chez eux le développement de la fable du Graal (1).

(1) Cette opinion sur l'origine du Graal avait été déjà pressentie par M. Fauriel, qui a dit à ce sujet : « Mais je serai très-porté à supposer que les auteurs des premiers romans du *Graal* en trouvèrent le fond et le motif dans quelque légende monacale qui se sera perdue depuis, ou peut-être dans quelques traditions populaires se rattachant à celles de l'arrivée de Lazare et de Madeleine à Marseille. » (*Revue des deux Mondes,* 15 septembre 1832, p. 693.)

M. Pâris, dans un article publié sous le voile de l'anonyme en 1831, avait émis la même pensée. Voyez *le Temps*, 25 juin 1831.

A cela nous ajouterons encore que le début du roman de *Merlin* semble n'être que la suite de l'Evangile de Nicodème.

Quant à l'influence des croisades sur les compositions chevaleresques, des critiques l'ont exagérée ; elle est vraie cependant, et nous verrons plus bas que des légendes latines, ayant pour base les chants populaires, furent écrites au moment où les guerres saintes commençaient, et dans le but de les encourager; par suite, ces légendes furent la source principale de romans de chevalerie, dans

La dernière partie de cet apocryphe est une longue prosopopée, dans laquelle Jésus-Christ vient en enfer et livre à Satan une victoire assurée. Voici les premières lignes de *Merlin* :

« Molt fu iriés li anemis quant nostres sires ot estet en infer, et il en ot gité Ève et Adam et des autres tant com lui plot, et quant li deables virent ce, si en orent mult grant paour et mult lor vint à grant mervelle, si s'assamblèrent tuit et disent : Qui est cil hons qui ci nous a esforchiés qui fermetes ne riens que nous eussions ne pot contre lui estre gardée qu'il ne fesist ce que lui plot, ne nous ne quidions pas que nus hons peust naistre de feme qui ne fust nostres et chis qui ensi est nés, comment nous destruit-il que nous n'i avommes veu nul delit d'ome terrien eusi comme nous avomes d'autres homes, etc., etc.... »

lesquels les croisades jouaient le premier rôle. Il est à remarquer cependant que plusieurs des idées qu'on a voulu rattacher à ces expéditions des Chrétiens en Orient, sont antérieures de plusieurs siècles, et que c'est aux Maures d'Espagne qu'on doit en reporter l'origine.

C'est à l'invasion des peuples scandinaves qu'il faut rattacher la partie chevaleresque et guerrière des romans de la Table ronde; c'est à elle surtout qu'appartiennent ces monstres, ces êtres chimériques qui se multiplièrent avec une si grande fécondité dans les compositions romanesques, finirent même par défigurer nos chansons de Geste françaises, et à embarasser l'histoire des compagnons de Charlemagne. Les nains si méchans, si habiles; les géans aux proportions chimériques, extravagantes, et quelques-uns des caractères donnés aux fées, doivent surtout au génie scandinave leur origine et leur développement. Pour mieux comprendre ce que nous avançons, il suffit de lire nos vieilles *Chansons de Geste* si simples, si naturelles, si dépouillées de

merveilleux ; de lire ensuite les Eddas, les Sagas et même les Nibelungen, et enfin les romans les plus modernes de la Table ronde ou des douze pairs ; c'est-à-dire ceux qui ne nous sont parvenus que dans des rédactions de la fin du XIIIe siècle et du XIVe et plus tard. Alors on comprendra combien ces poëmes, dans la transformation qu'ils ont éprouvée, ont emprunté à la mythologie merveilleuse des peuples scandinaves. Si nous ajoutons à tout cela les caprices d'imagination, les traits de mœurs locales, particulières à différens pays qui appartiennent aux jongleurs, aux trouvères de différentes époques, nous aurons réuni, je crois, tout ce qui compose les romans de chevalerie.

Quant à fixer maintenant chez quelle nation de l'Europe ils prirent naissance, on le voit, ce fut chez toutes, et il est certains de ces romans, qui, basés sur un cantilène connu des Allemands, des Anglais, des Français, se retrouvent écrits dans le dialecte particulier à chacun d'eux, sans qu'il soit presque possible de dire rien de cer-

tain sur la première de ces rédactions, et nous en avons un grand exemple dans le roman de *Tristan* (1).

La question d'origine posée, nous ne disons pas examinée ni résolue, il nous reste à chercher auxquels des romans de chevalerie nous devons appliquer le nom de *Chansons de Geste*.

(1) L'enthousiasme qu'excita, pendant tout le moyen-âge et jusqu'au seizième siècle, le roman de *Tristan*, est un fait aujourd'hui reconnu : aussi les rédactions de cette fable, la plus touchante sans contredit de toutes celles des romans de chevalerie, sont nombreuses. Parmi elles, on distingue le poëme en vers français, dont il n'existe qu'un fragment ; le roman en prose française, qui remonte au treizième siècle; celui en vers anglais, par Thomas d'Elcerdoune ; et un autre en vers allemands, par Godefroy de Strasbourg. Plusieurs dissertations ont été écrites pour fixer la priorité entre ces rédactions et d'autres que nous négligeons. Nous indiquerons surtout Warton, *History of the english Poetry*, London, 1824, 4 vol., t. I, 181 ; Walter Scott, *Introduction* du poëme de Thomas d'Elcerdoune, dont il a donné une édition ; et plus récemment : *Fr. heim Van der Hagen*, Gottfrieds

C'est à ceux du premier et du troisième cycle qu'il a été donné, avons-nous dit plus haut ; mais c'est principalement aux plus anciens des romans de Charlemagne ou des douze pairs, que nous pensons qu'il doit être plus spécialement attaché. Le caractère de ces premiers monumens de notre littérature est bien facile à distinguer. Dépouillés de toutes fictions merveilleuses, ils racontent les grandes querelles que les vassaux de la couronne menaient entre eux, et les combats qui en résultaient. Ce sont les mœurs des temps féodaux que nous y trouvons peintes, et qui, par ces livres seulement, peuvent être bien connues. Ni fées au pouvoir magique et séduisant, ni monstres à combattre. De tous ces êtres chimériques qui plus tard devaient occuper tant

van Strasbourg werte, 2 vol. in-8, Breslau, 1823 ; Fauriel, *Histoire de l'Epopée au moyen-âge*, troisième article, p. 175, de la *Revue des deux Mondes* du 15 août 1832 ; et enfin, un article de M. Schleggel, dans le *Journal des Débats* du 21 janvier 1834.

de place dans les compositions romanesques, nous ne retrouvons que quelques géans, encore sont-ils de stature fort raisonnable, toujours descendus de Magog ou de Goliath, et voit-on la superposition d'une idée que l'auteur a puisée dans l'*Ecriture*.

C'est surtout dans les romans de chevalerie, auxquels nous proposons d'attacher la dénomination de *Chansons de Geste*, que se retrouvent bien amplifiés sans doute, quelquefois bien dénaturés, ces cantilènes communs à tous les peuples au premier temps de leur histoire, et destinés à retracer les nobles actions des héros. Tels étaient les chants que Charlemagne avait fait réunir, et que malheureusement l'on n'a pas encore retrouvés. Cette transformation de simples cantilènes, ordinairement assez courts, en une épopée chevaleresque très-développée, est un fait commun à plusieurs littératures; sans citer l'*Iliade*, l'*Odyssée*, prenons un exemple chez les peuples du Nord : ainsi les *Nibelungen* ne sont que la mise en œuvre de la partie mythico-historique de

l'*Edda*, qui elle-même n'est que la réunion des chants épars des Scaldes norvégiens. Seulement il faut remarquer que la mythologie domine en ces poëmes, et que dans nos chansons de Geste françaises c'est l'histoire et non la fable qui forme la plus grande partie ; *Garin le Loherain*, par exemple, est un poëme purement historique, non historique en ce sens que toutes les petites actions qui ressortent du fait principal ont été accomplies, mais historique parce qu'il retrace une grande querelle qui a véritablement agité les grands vassaux de notre royaume de France, et les a poussés les uns contre les autres; à l'époque où cette œuvre a été composée (et nous verrons que c'est au XIIe siècle), le souvenir de cette grande querelle était vivant encore; quelques-uns de ces chants, dont nous avons parlé plus haut, devaient avoir été composés à ce sujet; avec eux Jehan de Flagy, un vrai poëte, a écrit le roman de Garin.

Charlemagne, avons-nous dit, avait fait réunir les chants héroïques et populaires de sa nation.

C'est Éginhart qui nous a conservé ce précieux document (1); et si la même tâche avait été entreprise par ses successeurs, en ce qui regarde la personne de ce héros et de ses compagnons d'armes, nous pourrions posséder un recueil des traditions populaires les plus connues, les plus chantées aux xe et xie siècles, traditions dont les chansons de geste du cycle carlovingien nous ont conservé les principaux traits. Il n'en est pas ainsi malheureusement, et pour en retrouver quelques-unes ailleurs que dans les *Chansons de Geste*, il faut étudier les monumens historiques ou littéraires avec la plus scrupuleuse attention. Cependant, quelque fugitives que soient ces traces, on peut les suivre depuis la mort de Charlemagne jusqu'au temps où les Romans devinrent si nombreux qu'ils dénaturèrent les traditions

(1) Item barbara et antiquissima carmina quibus veterum regum actus et bella canebantur scripsit, memoriæque mandavit. (Eginhardus, *Vita Karoli magni. Pœrths monumenta germanica*, t. II, p. 458.)

en les exagérant. Plusieurs écrivains du XIe siècle nous parlent de chants en langue vulgaire, dans lesquels étaient célébrés le grand empereur et ses paladins, et si l'on veut un exemple des merveilles étranges qui se répandaient sur lui, en voici un qui remonte à l'an 1000. « En cette année solennelle du moyen-âge où le monde devait finir, toutes les chroniques de France et d'Allemagne (a dit M. Monin en sa *Dissertation sur le Poëme de Roncevaux*, p. 72) s'occupent de la visite faite par Othon III au vieil empereur *à la barbe grifaigne*. Un comte qui avait suivi l'empereur racontait, nous dit-on, avec un respect mêlé d'effroi, que le corps n'était pas couché selon l'usage ordinaire, mais assis sur un trône, un sceptre dans la main. Ses ongles avaient continué de croître et avaient percé les gants dont ses mains étaient couvertes. Toutes les parties de son corps étaient dans un état de conservation parfaite, à l'exception du nez qui était légèrement endommagé. »

Nous devons aussi compter parmi les monu-

mens dans lesquels se sont conservées des traditions populaires sur Charlemagne et ses paladins, les trois romans ou légendes en prose latine dont l'abbé Lebœuf nous a donné la notice dans le tome XXI des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 116. En comparant entre elles ces compositions, dues presque toutes à des membres du clergé, n'en doutons pas, nous distinguerons aisément que les idées populaires du XIe siècle, époque où commencèrent les croisades, furent mises en œuvre par ceux entre les mains desquels était la science, et qui la faisaient servir à leur intérêt. Dans ces trois ouvrages, les seuls ennemis à combattre sont des Sarrazins; nous les retrouvons toujours, et dans le voyage de Charlemagne à la Terre-Sainte, la plus ancienne de ces trois légendes latines, et dans celle connue sous le nom de *Philomela*, dont l'action a pour principal théâtre Narbonne et ses environs; et dans la chronique du pseudonyme archevêque Turpin, qui a consacré une partie de son œuvre à raconter la défaite de Ron-

cevaux, dont les Basques et montagnards gascons furent les seuls auteurs, ainsi que l'histoire nous l'apprend.

A propos de cette fameuse défaite, qu'il nous soit permis d'émettre notre opinion au sujet de la *Chanson de Geste*, écrite en vers français du XIII[e] siècle et dans laquelle elle est racontée.

M. l'abbé de La Rue qui, dans le dernier ouvrage (1) qu'il a publié, a soulevé, examiné, et

(1) *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs, et les Trouvères normands et anglo-normands, etc., etc.* Caen, 1834, 3 vol. in-8.

Ce livre, annoncé depuis long-temps, a paru au milieu de l'été dernier; il contient des renseignemens curieux sur les monumens de notre littérature nationale conservés dans les différentes bibliothèques d'Angleterre, qui y sont peut-être un peu trop vantées au détriment de la belle collection de ce genre conservée aux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, à Paris. On est fâché surtout de voir en cet écrit une critique outrée et de mauvaise humeur à l'égard de tous les archéologues qui ont traité les mêmes questions que l'auteur; on a

souvent prétendu résoudre sans appel les questions qui nous occupent, a donné, page 132 et suiv. du tom. I[er] de son livre, quelques nouveaux détails sur la fameuse *Chanson de Rolland*, celle que Taillefer, jongleur de l'armée de Guillaume-le-Conquérant, chantait en marchant contre les Saxons :

Taillefer qui moult bien cantoit,
Sur un ceval qui tost aloit
Devant as s'en aloit cantant
De Carlemane et de Rolant,
Et d'Olivier et des vassaus
Qui moururent à Rainscevaus.

Il a parfaitement démontré que cette chanson ne pouvait être les vers assez maussades que MM. de Tressan et Paulmy nous avaient cités

même à lui reprocher l'oubli volontaire de certains travaux de ce genre qui, par leur importance et par le soin avec lequel ils ont été faits, ne méritaient pas ce dédain.

comme des fragmens de ce cantilène. Il a aussi écarté l'opinion émise par Shaaron Turner, l'abbé Prévost et M. Ellis, qui, au lieu de *Rollan* ont proposé de lire *Rollon*, que des chroniqueurs latins écrivent *Rotholandus* et *Rollandus*.

A propos des vers cités plus haut, M. de La Rue fait quelques observations que nous pensons devoir copier ici.

« Ces vers déterminèrent sûrement les Béné-
» dictins dans l'avertissement de leur septième
» volume de l'*Histoire littéraire de la France*, à
» soutenir que la *Chanson de Rolland* était tirée
» d'un roman ; en effet, il est évident que Wace
» avait lu le roman du faux Turpin, et qu'il y
» avait pris les détails qu'il donne sur la bataille
» de Roncevaux ; mais ce roman ne fut fabriqué
» que dans les premières années du XIIe siècle,
» puisqu'il y est question de la première croi-
» sade ; c'est alors par une licence très-déplacée
» que le poëte fait chanter, en 1066, les exploits
» de Rolland à Roncevaux ; elle peut même pa-
» raître *déraisonnable*, car comment exciterait-on

» le courage d'une armée qui va combattre en » lui chantant la défaite du valeureux Rolland, » d'un aussi grand capitaine que Charlemagne? » Nous avouons franchement que nous ne comprenons pas ce qu'il y a de déplacé dans la licence du poëte Wace, et même en quoi consiste cette licence; suivant nous, il est possible de démontrer que Taillefer a pu chanter, non le roman de la défaite de Roncevaux, comme nous le connaissons aujourd'hui, mais un des cantilènes avec lesquels ce roman a été composé; c'est parce qu'on n'a pas bien lu les vers de Wace, cités plus haut, que l'on s'est obstiné à n'y trouver qu'un chant de la bataille de Roncevaux. Le poëte dit que le jongleur chantait d'Olivier, de Roland, qui moururent à Roncevaux; mais il ne dit pas qu'il chantait de *Roncevaux*, puisque Charlemagne qui, on le sait, ne mourut pas en cette rencontre et ne s'y trouva pas même, était au nombre des héros célébrés par Taillefer. Quant à l'argument qu'il était *déraisonnable* de chanter une défaite devant des guerriers qui marchaient

au combat, on peut facilement le détruire. Pourquoi n'aurait-on pas récité devant des hommes du Nord, à peine Français et qui ne se regardaient pas comme tels, la défaite d'un vaillant chevalier? En marchant contre Harold, les Normands accomplissaient un haut-fait d'armes; il fallait les encourager; en cela, Rolland et sa mort n'étaient pas si mal choisis. Comme on le voit, l'opinion émise au tome VII de l'*Histoire littéraire* (1) par les Bénédictins n'est donc pas si erronée, et c'est avec raison que M. P. Pâris a dit en la préface de *Berthe aux grands pieds* : « Cependant la vérité tout entière, c'est que la chanson de Roncevaulx, on ne la trouvera que dans la chanson ou poëme de Roncevaulx (2).

Il est encore un monument dans lequel des traces de ces chants populaires sur Charlemagne et ses paladins peuvent être saisies; mais là nous

(1) Avertissement, p. LXXII, LXXIII.

(2) Page 29 de la préface du roman de *Berthe aus grans piés*.

trouvons l'histoire se décomposant et commençant à grossir les actions, et à grandir ces hommes que les romanciers doivent, plus tard, nous représenter combattant les monstres et les géans.

Nous voulons parler de l'ouvrage anonyme du moine de Saint-Gal, l'une des histoires les plus curieuses et les plus amusantes qui nous soit parvenue sur cette grande époque. C'est un récit des faits et gestes de Charlemagne, récit compté jusqu'à présent au nombre des histoires originales et vraies, au moins dans quelques-unes de ses parties, et qui, sous bien des rapports, mérite l'attention qu'on lui a donnée. Les Editeurs des *Monumens germaniques* (1), qui ont publié du moine de Saint-Gal un texte complet et fidèle, l'ont fait précéder de quelques indications qui pourront nous éclairer. Suivant eux,

(1) *Monumenta Germaniæ historica inde ab anno Christi quingentesimo usque ad annum millesimum et quingentesimum, etc., etc.*; edidit G.-H. Pertz, Hanoveræ, 1828, in-folio, 2 vol.

l'auteur dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous était allemand, moine dans l'abbaye de Saint-Gall, sous le règne de Charles-le-Chauve. Il écrivait son livre de 884 à 887, c'est-à-dire plus de soixante-dix années après la mort de Charlemagne. Quant aux sources qui lui ont servi, nous nous contenterons de traduire ici le prologue du second livre, et le lecteur pourra les apprécier :

« Dans la préface de cet opuscule, j'ai annoncé que je suivrais trois auteurs. Mais parce que le principal d'entre eux, Werimbert, est mort, et que nous devons aujourd'hui, 3 des calendes de juin, célébrer son anniversaire, je crois devoir terminer ici ce livre qui contient les actions religieuses du seigneur Charles. Le livre qui va suivre parlera des actions guerrières du terrible Charles. Adalbertus, père de Werimbert, qui avait combattu les Huns, les Saxons, les Esclavons avec son empereur, me les a racontées, lui déjà vieux, moi tout jeune, et cherchant parfois à échapper aux longs récits qu'il voulait me faire (1). »

(1) In præfatione hujus opusculi tres tantum auctores me

On le voit, ce sont les récits d'un prêtre et d'un vieux soldat qui servirent de base à ce monument, et surtout dans ce qui regarde les faits guerriers, l'on doit s'attendre à une grande exagération. Il ne faut pas d'ailleurs être surpris si déjà les actions du grand Charles commençaient à se dénaturer. L'imagination populaire est rapide dans sa marche, surtout à une époque où la science n'existant pas, ne peut conserver la vérité. Un demi-siècle après le moine de

secuturum spopondi; sed quia præcipuus eorum Werimbertus septimo die de hac vita recessit et debemus hodie id est 3 die kal. junii commemorationem illius orbi (orbati) filii discipulique agere, hic fiat terminus libelli istius qui ex sacerdotis ejusdem ore de religiositate et ecclesiastica domini Karoli cura processit. Sequens vero de bellicis rebus acerrimi Karoli ex narratione Adalberti, patris ejusdem Werimberti, cudatur, qui cum domino suo keroldo et Uunisco et Saxonico vel Sclavico bello interfuit, et cum jam valde senior parvulum me nutriret, renitentem et sæpius effugientem, vi tandem coactum, de his instruere solebat. (Lib. II, Pertz, *Monum. Germ.*, t. II, p. 747.)

Saint-Gall, Benoît de Saint-André, moine du mont Soracte, qui a écrit des Annales et une vie d'Eginhard, nous raconte le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople : au siècle suivant, le faux Turpin écrivait sa chronique ; la légende latine, le poëme en langue vulgaire du voyage de Constantinople étaient composés ; enfin les traditions étouffant la vérité se développaient de toutes parts.

Le second livre du moine de Saint-Gall est consacré au récit des guerres de Charlemagne, et parmi les faits qu'on y trouve et qu'on peut considérer comme apocryphes, nous en citerons deux : le premier, parce qu'il porte un caractère d'exagération si naïve, qu'il nous rappelle parfaitement le vieux soldat de toutes les époques, racontant ses campagnes et cherchant à ébahir ses simples auditeurs ; le second, parce qu'il nous paraît la traduction en prose d'un de ces cantilènes dont nous aimons à retrouver la trace.

C'est en parlant des Slaves-Obotrites, des Ve-

nètes et Bohèmes, que l'auteur rapporte qu'un certain guerrier de l'armée de Charlemagne les fauchait comme un pré, et retournant chez lui vainqueur, suspendait leurs corps au bout de sa lance comme des oiseaux, et disaient en parlant d'eux : « Que me font ces grenouilles? J'avais coutume d'en porter sept, huit et même neuf au bout de ma lance, murmurant je ne sais quoi. Nous nous sommes, le roi Charles et moi, fatigués bien inutilement contre de pareilles vermines (1).

(1) Quid mihi ranunculi illi? Septem, vel octo, vel certè novem, de illis hastâ meâ perforatos et quid nescio murmurantes, huc illucque portare solebam; frustrà adversum tales vermiculos domnus rex et nos fatigati sumus. (*Monach. Sangal.* t. II, ch. 20. — P. 757 du t. II, des *Monumenta Germanica*, de Pertz, in-fol.

Nous croyons devoir citer ici l'opinion que M. de Châteaubriant a émise sur ce passage du moine de Saint-Gall, et sur cette chronique latine en général : « Le vétéran Adalbert redisant les exploits de Charlemagne à un enfant qui devait les écrire, lorsqu'à son tour il serait devenu vieux, ne ressemble

Voici le second passage : « Oger, celui-là même dont les romanciers ont fait un des plus fameux paladins de Charlemagne, Oger, dis-je, mécontent de l'empereur, s'est retiré à la cour de Didier, roi des Lombards. Il était avec son nouvel allié sur la plus haute tour de Pavie (1),

pas mal à quelque grenadier de Napoléon racontant la campagne d'Égypte à un conscrit, tant la fable et l'histoire sont mêlées dans la vie des hommes extraordinaires! » (*Études historiques*, t. III, p. 402.)

(1) Audito autem adventu metuendi Karoli, ascenderunt in turrim eminentissimam, unde longe lateque prospicere venientem potuissent. Apparentibus vero impedimentis quæ expeditiora Darii vel Julii fuissent expeditionibus, dixit Desiderius ad Otkerum : *Est ne Karolus in tanto exercitu?* at ille respondit : *Non adhuc.* Videns vero exercitum popularium de latissimo imperio congregatum, diffinite pronuntiavit ad Otkerum : *Vere in his copiis Karolus exultat.* Respondit Otkerus : *Set non adhuc, neque adhuc.* Tunc æstuare cæpit et dicere : *Quid faciemus, si plures cum eo venerint?* dixit Otkerus : *Videbis, qualis ille veniat; de nobis autem nescio quid fiat.* Et ecce ista sermocinantibus apparuit scola, vocationis

alors que l'armée des Francs s'avançait contre cette ville; apercevant un appareil de guerre semblable à celui de Jules-César ou du grand roi Darius, Didier dit à Oger : N'est-ce pas Charles en cette grande bataille? Mais celui-là répondit : Pas encore. Voyant une armée des peuples différens qui composaient l'empire, le roi dit à Oger : Sûrement Charles est au milieu de ces troupes. Mais Oger répondit : Non encore; non pas encore. Alors Didier commença à frémir et s'écria : Que ferons-nous, s'il en vient plusieurs encore? Oger reprit : Tu verras bien

semper ignara. Quam videns Desiderius, stupefactus : *Iste est*, inquit, *Karolus*. Et Otkerus : *Non*, infit, *adhuc, neque adhuc*. Post hanc, cernuntur episcopi, abbates et clerici, capellani cum comitibus suis. Quibus aspectis, hæc vix egre jam lucis inimicus, mortisque desiderius singultando blateravit : *Descendamus et abscondamur in terra a facie furoris adversarii tam immanis*. Ad quæ retulit extimescens Otkerus, rerum et apparatus incomparabilis Karoli quondam expertus, et in meliori tempore assuetissimus : *Quando videris*, inquiens, *segetem*

quand il viendra ; mais j'ignore ce qu'il fera. Et tandis qu'il parlait s'avancent les jeunes guerriers du palais. Didier, surpris, s'écria : Voici Charles. — Non encore, non pas encore, fit Oger. Et alors parurent les évêques, les abbés, les clercs du palais ; ce qu'ayant vu Didier, il regretta le jour, et demandant la mort, il sanglota en criant : Descendons! cachons-nous dans la terre pour éviter un pareil ennemi. Oger, qui connaissait la puissance de l'incomparable Charles, et l'avait vu de près en des temps meilleurs, répondit : Quand tu verras la moisson trembler

campis inhorrescere ferream, Padumque et Ticinum marinis fluctibus ferro nigrantibus muros civitatis incendentes, tunc es spes Karoli venientis! His ne dum finitis, primum ad occasum circio vel borea cæpit apparere quasi nubes tenebrosa quæ diem clarissimam horrentes convertit in umbras. Sed propiante paululum imperatore, ex armorum splendore dies omni nocte tenebrosior oborta est inclusis. Tunc visus est ipse ferreus Karolus, ferrea galea cristatus, ferreis manicis armillatus, ferrea torace ferreum pectus humerosque platonicos tu-

dans les campagnes, le Pô, le Tésin, se mêlant à la mer, inonder les murs de Padoue, alors tu diras : Voici Charlemagne.

» Quelque temps après, on vit s'élever vers le nord comme un nuage sombre qui convertit en épaisses ténèbres la clarté du jour ; mais l'empereur approchant, une clarté plus terrible que la nuit sombre frappa les assiégés. Charles parut, ayant un casque de fer, des bracelets de fer, une cuirasse de fer, tenant en sa main gauche une lance de fer, car sa droite était toujours réservée pour son invincible épée ; des lames de fer recou-

tatus, hasta ferrea in altum subrecta sinistram impletus ; nam dextra ad invictum calibem semper erat extenta ; coxarum exteriora, quæ propter faciliorem ascensum in aliis solent lorica nudari, in eo ferreis ambiebantur bracteolis. De ocreis quid dicam ? Quæ et cuncto exercitui solebant ferreæ semper esse usui. In clipeo nihil apparuit nisi ferrum ; caballus quoque illius animo et colore ferrum renitebat. Quem habitum cuncti præcedentes, universi ex lateribus ambientes, omnesque sequentes, et totus in commune apparatus, juxta possibili-

vraient ses cuisses à l'extérieur, qu'on laisse ordinairement libre, afin de mieux monter à cheval. Ses bottes, ainsi que celles de toute l'armée, étaient de fer; son coursier, et par sa couleur et par sa force, paraissait de fer comme son bouclier. Tous ceux qui approchaient l'empereur, tous ceux qui le suivaient, autant que possible, étaient semblables à lui. Le fer couvrait les campagnes et les collines; le soleil ne reflétait que du fer; honneur était rendu au fer si froid par un peuple frémissant. Tout tremblait sous le fer; un peuple entier criait : *O fer! mon Dieu, que de fer!* »

Je vous le demande, ces lignes semblent-elles appartenir à nos chroniques latines, habituellement si froides, si décolorées? N'est-ce pas plutôt

tatem, erat imitatus. Ferrum campos et plateas replebat; solis radii reverberabantur acie ferri; frigido ferro honor à frigidiori deferebatur populo; splendidissimum ferrum horror expalluit cloacarum. *O ferrum! heu ferrum!* clamor confusus insonuit civium. (*Monach. Sangall.*, lib. 2, cap. 26, p. 759. — T. II, *Monumenta Germaniæ*, Pertz.)

la traduction d'un chant de guerre d'une terrible vérité ?

Le temps nous manque, et d'ailleurs nous dépasserions les bornes imposées à cet opuscule ; mais si l'on faisait, sur les monumens historiques qui nous restent des temps célébrés par les auteurs de nos *Chansons de Geste*, un travail semblable à celui que nons venons d'essayer au sujet de la chronique du moine de Saint-Gall, il jetterait de bien vives lumières sur la question que nous avons tâché d'examiner.

§ II.

Analyse du Poëme de Garin.

Comme les autres Chansons de Geste, celle-ci commence par un appel de l'auteur qui demande à tous si l'on veut entendre une vieille chanson de *grant histoire et de merveilleux prix.* « Je vais vous dire, continue-t-il, comment les Vandales vinrent dans ce pays, détruisirent Rheims et mirent le siége devant Paris. » C'est ce début qui a fait croire à des littérateurs du dernier siècle, que le poëme de Garin était le récit de la guerre contre les Sarrasins ; mais cette guerre et les différens épisodes qui s'y rattachent sont contenus dans les cinq cents premiers vers environ ; après commencc la lutte entre les Gascons et les Lorrains,

lutte occasionée par le dernier épisode de la guerre contre les Sarrasins. Charles Martel, après avoir vaincu les infidèles, est frappé à mort. Pépin, son fils, règne après lui. Il a pour ministre et ami le vieil Hardrès, qui lui donne le conseil de ne pas secourir Thierry, roi de Maurienne, ou de Savoie, attaqué par quatre princes infidèles. Mais Garin, duc de Lorraine, va trouver Pépin et le décide à défendre Thierry. Arrivé à Lyon, le roi tombe malade; Hardrès l'engage à revenir à Paris, Pépin y consent et laisse à Garin le commandement de l'armée (1).

A la vue des nombreuses troupes infidèles, les Gascons et Fromont, fils d'Hardrès, leur chef, quittent Garin ainsi que plusieurs barons, amis du vieil Hardrès. Garin, resté seul, aidé de son frère Bégon de Bélin, défait les Sarrasins; mais le roi Thierry est blessé mortellement. Entouré de riches barons, il demande auquel d'entre eux il pourrait fiancer sa jeune fille Blanchefleur au

(1) Chanson première, couplet I à XXXIII.

cler vis (au visage clair). Garin est choisi ; on le fait venir, et le roi donne sa fille et son royaume au chevalier. Celui-ci fait serment sur les reliques des saints de défendre la jeune fille, quand même il ne l'épouserait pas (1).

Cependant Garin vint en France et alla trouver le roi Pépin qui alors était à Laon; quand il fut arrivé, il dit au roi :

« Nous avons fait ce que vous avez commandé, nous avons tué ou vaincu les quatre rois infidèles, moi et mon frère Bégon que voici. Mais nous avons perdu le bon roi Thierry, et ce prince avant de mourir me donna sa fille Blanchefleur et m'offrit son royaume en dot; je l'acceptai, sire, à condition que vous y consentiriez. » Le roi dit : « J'y consens. »

Alors Fromont, le fils du vieil Hardrès, se lève et dit à voix haute : « Moi, je le défends. Sire roi, un jour que vous chassiez dans la forêt de Moulins, le jour que vous donnâtes à Bégon

(1) Chanson première, couplet xxxv.

le duché de Gascogne, vous m'avez promis l'héritage du premier fief de votre empire qui perdrait son seigueur. La Savoie a perdu son seigneur; je prétends tenir la Savoie. »

Furieux, Garin répond au chevalier par de dures paroles, et le combat s'engage entre eux (1). Hardrès le vieil, qui sommeillait dans une chambre, est éveillé par les cris; il prend une épée, se mêle au combat et tue un grand nombre de chevaliers lorrains.

Mais Hernaïs d'Orléans, neveu de Garin, venait avec sept mille chevaliers rendre hommage à l'empereur Pépin. Un écuyer blessé lui apprend la querelle : « A moi, chevaliers, » s'écrie-t-il, et, brisant les portes du palais, il tue et met en fuite les chevaliers de Gascogne; Hardrès, le vieil Hardrès, l'ami de l'empereur, tombe mort sous ses coups (2).

Cette querelle termine la première chanson de

(1) Fin de la première chanson.

(2) Chanson deuxième, couplets I, II.

Garin, et les événemens qui en résultent commencent la suivante. Dans la scène dont j'ai donné une rapide analyse, plusieurs détails sont à remarquer, parce qu'ils peuvent nous servir à fixer la date du poëme. Ainsi, la prétention de Fromont prouve que l'hérédité n'était pas encore un droit bien établi. Cependant l'auteur ajoute quelques vers qui feraient croire que les fiefs commençaient à être considérés comme héritage paternel. Pépin, voyant les deux parties s'attaquer : « Il y a ici querelle, dit-il, à propos de rien; ce qu'un père donne à un enfant ne peut lui être enlevé. »

Malgré ses observations, le roi n'est pas obéi, et c'est avec raison que dans la chanson suivante Jean de Flagy dit en commençant : « Le roi est jeune, on ne l'écoute pas, on ne le prise vaillant un éperon ! » Et puis ce combat, livré dans le palais sans que Pépin ait le pouvoir de l'empêcher, prouverait seul que les mœurs peintes dans notre poëme sont celles du xe siècle, époque où la féodalité plus puissante étouffait la royauté.

La chanson qni suit est longue, et développe la querelle que les hauts barons de France soutenaient les uns contre les autres. C'est une suite de combats partiels avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. A chaque page il est facile de saisir des détails importans d'histoire ou de mœurs privées. Nous en ferons remarquer plusieurs; un messager apporte des lettres à l'empereur ; le Lohérain Garin est près de lui et en donne lecture (1). Avec raison sur ce passage, M. Pâris a relevé une erreur accréditée qui fait dire à beaucoup de gens qu'un baron du moyen-âge ne savait jamais lire. Et en preuve M. Pâris cite quelques-uns de nos premiers poëtes, qui tous étaient comtes ou ducs et même rois. Souvent dans nos poëmes et chroniques on voit les barons ayant fiefs, recevoir des lettres et les donner à lire à un chapelain. De là il ne faudrait pas conclure qu'ils étaient illettrés, mais que la coutume le voulait ainsi. Dans un passage

(1) Chanson deuxième, couplet VIII.

de cette même chanson nous voyons Garin se faire lire une lettre par son chapelain. Et, dit le poëte,

Li Loherens fut à escole mis,
Comme il estoit jouvenciaus et meschins (petit).

Une autre partie de cette chanson nous donne la parfaite intelligence de la manière dont un baron, puissant et riche, résistait à son suzerain, quand il avait à se plaindre de lui. L'empereur Pépin envoie un message à Fromont, et lui ordonne de paraître à sa cour, parce qu'il a pris femme sans attendre son bon plaisir, et qu'il a osé combattre un de ses hommes-liges. « Fromont a entendu cela, ajoute le poëte; il en rougit de colère, et dit au messager : Pépin me parle ainsi? Il n'est pas roi, chacun le sait; Charles, son père, a usurpé la couronne (1).

» Le messager répond : Vous en avez menti. »

(1) Chanson deuxième, couplet XII.

Fromont l'entend et s'irrite; il prend un couteau et va frapper au cœur le messager; mais il le manque et tue un bachelier qui se trouvait là; saisissant une autre arme, il va recommencer, quand Isorès le retient et fait éloigner le malheureux vassal. »

Je vous le demande, cette scène ne nous peint-elle pas le suzerain féodal du neuvième siècle dans toute son audace et sa barbarie?

Enfin, veut-on savoir comment ces barons agissaient entre eux, quand ils tombaient au pouvoir les uns des autres : la scène suivante va nous l'apprendre.

« Bégon de Bélin, frère de Garin, s'est emparé de Bernard de Naisil; il le livre à ses hommes, et lui dit : Or rendez-moi Naisil, ou, par le Christ, je fais tomber votre tête. Bernard dit : Je veux prendre conseil de mon fils. Conduit devant les tours de son château, Naisil appelle Fauconès, et lui crie : Rends-toi, car me voilà prisonnier; mais son fils lui répondit (1) :

(1) Chanson deuxième, couplet XII.

. . . . Por néant l'avez dit.
Si je tenoie l'ung pié en Paradis
Et l'autre avoie au chastel de Naisil,
Je retrairoie celui de Paradis,
Et le mettroie arrier dedans Naisil.

» Bien, dit Bernard, je reconnais mon fils; je sais ce jour que ta mère m'a été fidèle. » Enfin, le comte élevé sur une fourche et tout près d'être vilainement pendu, Faucónès, son fils, se décide à rendre le château.

Le récit qui va suivre, et que nous allons traduire en entier, est sans contredit le plus beau passage de cette chanson, la plus longue des trois qui composent le poëme de Garin.

La guerre soutenue de part et d'autre avec des chances à peu près égales, on se décide enfin à se rendre à Paris devant le roi Pépin et à terminer la querelle par un jugement. Gascons et Lorrains se dirigent alors vers Paris, et des deux côtés accourent de riches et puissans seigneurs. Garin conduisait avec lui Bégon de Belin, son

frère, le comte Hugues de Cambrais, Jocelin de Sallebruge, Girard et Hardoin de Luxembourg, Ouri de Cologne et le comte de Troies (1).

Fromont amenait aussi de nobles chevaliers : Pierre d'Artois, Dreux d'Amiens, Anjorans de Coucy, Bernars de Nézil, Isorès-le-Gris, et plusieurs encore qu'il serait trop long d'énumérer.

En outre, ils avaient avec eux, sous la garde du seigneur Auberis, Blanchefleur au *cler vis*, la fiancée de Garin, la fille du roi Thierry de Savoie.

Arrivé non loin de Paris, Fromont rencontra son messager, et lui dit :

« As-tu préparé mes logemens?

» — Ah! sire duc, le Loherain Garin s'est emparé de la ville ; vous et votre compagnie n'y pouvez trouver une seule place. »

Quand le messager eut dit, Fromont repartit :

(1) Chanson deuxième, p. 292, jusqu'à la fin du t. I.

« Bel ami, va-t'en à Saint-Germain; dis à l'abbé, mon parent, que je le prie de m'auberger.

» — Oui, répondit le messager, et il ne s'arrêta qu'à Saint-Germain. »

Quand il fut là, il trouva l'abbé dans son cloître, et le salua comme le fait tout homme bien appris.

« Messager, qui es-tu? dit l'abbé.

» — Je suis à Fromont le bon chevalier, votre cousin; tant de gens d'Allemagne et de Bavière sont dans la ville, qu'il ne pourra trouver à s'y loger. C'est pourquoi il vous fait demander l'hospitalité.

» — Il l'aura, » dit l'abbé.

Et aussitôt, faisant vider salles et granges, il prépara un logement pour huit mille chevaliers. Fromont s'arrêta donc au monastère de Saint-Germain-des-Prés, près Paris, chez son parent qui le reçut avec joie.

Blanchefleur, conduite par le duc Aubry, entra dans la ville. Elle avait une robe de soie, et

son palefroi, plus blanc qu'un lis, était couvert d'un riche caparaçon que n'auraient pas payé cent marcs parisis.

Comme elle est belle de visage et de corps, la jeune fille! sa bouche est petite; ses dents, bien pareilles, sont plus blanches que le lis; sa taille est élevée; ses traits sont nobles; oncques plus belle ne naquit. Sur ses épaules retombe si blonde chevelure! elle a sur sa tête un chapeau d'or fin, d'or et de pierreries qui lui vont si bien! la foule se presse dans la rue sur son passage, chacun dit à l'autre : « Je n'ai rien vu de plus beau que cette jeune fille; reine on devrait la faire : plût à Dieu que l'empereur l'eût pour femme, nous serions tous heureux! »

Blanchefleur descendit à l'hôtel d'Isorès de Merlant, où elle trouva Garin qui la reçut et l'embrassa.

On vint annoncer au roi Pépin que Blanchefleur au *cler vis*, la fille du roi de Moriainne, était arrivée à sa cour.

« Qu'elle soit la bienvenue, dit l'empereur;

demain elle épousera Garin, à qui elle est promise et qui l'a bien méritée. »

Adonc Hanris, archevêque de Rheims, parla en ces termes :

« Droit empereur, que dis-tu? si Garin épouse Blanchefleur, la France y perdra : ni Fromont, ni ses parens, ni ses riches amis ne voudront te servir, si Garin épouse Blanchefleur : en vérité, je te le dis, jamais la guerre ne prendra fin.

» — Que faire? dit l'empereur.

» — Si vous l'épousiez, reprit l'archevêque, la guerre serait terminée : vous êtes jeune, la dame aussi; plus hautement vous ne pourriez choisir; elle est presque aussi riche que vous. »

Et le roi dit :

« Qu'ai-je entendu! c'est ma foi, sire archevêque, que vous m'enseignez à mentir, en parlant ainsi.

» — Non pas, sire. J'ai pensé à tout, et j'ai avec moi quatre moines qui jureront que les deux fiancés sont parens, qu'il ne peut y avoir mariage.

» — Eh bien! reprit le roi, j'irai la voir : si elle me sied, je l'épouserai. »

Sans plus de retard, le roi monta à cheval et vint à l'hôtel d'Isorès de Merlant.

On annonça son arrivée à la jeune fille, qui s'empressa de se couvrir d'un riche vêtement et de se présenter.

« Soyez la bienvenue, » dit l'empereur, et il la prit dans ses bras.

« Sire, merci ! » répondit Blanchefleur; et s'étant assis l'un à côté de l'autre, Pépin eut le temps de considérer la jeune fille, la plus belle qu'on eût pu trouver en soixante royaumes. Son cœur s'enflamma d'amour; et quand il revint dans son palais, il ne put dormir de toute la nuit. Au point du jour, matines sonnaient encore, et l'archevêque se présenta au roi.

Quand il le vit, Pépin lui parla en ces termes :

« Sire archevêque, je ne veux pas mentir : j'ai vu Blanchefleur *au cler vis*, et, par Dieu, j'en ai été surpris; mes yeux n'ont rien vu de plus beau, et volontiers je la prendrais pour

femme ; terminez donc ce que vous avez commencé : vous le voyez, sire, je me rends à vos conseils. »

L'archevèque dit :

« Par Dieu, j'en suis content, et j'ai mes quatre moines vieux et rusés qui sauront bien trouver la parenté. »

Le jour était venu, le soleil éclairait la ville, et toutes les cloches des églises appelaient les fidèles.

Blanchefleur entendit la messe à Saint-Magloire; puis, accompagnée de vingt chevaliers, elle se rendit au palais. Déjà s'y trouvait grand nombre de nobles hommes : Beaudoin, Bernars de Nézil et le comte Fromont. Quand ils virent Blanchefleur, Bernars dit au comte :

« Voici la jeune fille cause de tant de guerres ; il faut la donner à Isorès-le-Gris ou à mon neveu Guillaume de Monclin ; par mon chef, si je la tenais à Nézil, je laisserais ma femme Elisant. Épousez-la donc, beau neveu.

» — Par Dieu, merci, beau sire ; je ne suis pas

venu ici pour me battre, mais pour faire la paix, si je puis. »

Alors arrivèrent Lohérain Garin, son frère Bégon, Ouri l'Allemand, Girars de Liége, Aubris le Bourguignon, et un grand nombre de chevaliers de prix; enfin tout le lignage au Lohérain.

Fromont, voyant tous ces chevaliers, dit à Bernars :

« Que faites-vous donc? Emparez-vous de Blanchefleur.

» — Non, reprit Bernars, car m'est avis que l'empereur veut s'en saisir. »

En effet, Pépin fit asseoir Blanchefleur à ses côtés; puis appelant Fromont et ses riches amis :

« Ça, dit-il, faites paix avec le duc Garin. Je m'occuperai du différend élevé entre vous; mais faites paix, tel est mon désir. »

Et dit Fromont :

« Nous ferens comme il vous plaira, et rien ne perdrez, si Dieu me prête vie. »

Et le roi répondit :

« Ores, vous avez bien dit. »

On vit entrer tout le clergé, archevêques, évêques, au nombre de plus de quatre mille, qui venaient signer la paix.

Le roi parla, et chacun de l'écouter :

Appelant Garin : « Prenez votre femme, dit-il, je veux ce jour que vous me serviez à table.

» — Sire, merci, » répondit le duc ; et il reçut Blanchefleur des mains de l'empereur.

Alors l'archevêque Hanris parla :

« Or, écoutez, grands et petits : Voici le Lohérain Garin de Metz qui épouse Blanchefleur *au cler vis,* la fille du roi Thierry de Moriainne. Donc, sous peine d'excommunication et d'interdit, que tous ceux qui connaissent à cela quelque empêchement le disent, car bientôt il ne sera plus temps. »

Alors se lève un moine à barbe grise :

« Francs chevaliers, écoutez-moi : Ce mariage que je vois faire ne doit pas avoir lieu. Hervis, père

du Lohérain Garin, était cousin germain du roi Thierry de Moriainne, à qui Dieu fasse paix. »

A ces mots, Bégon, étouffant de rage, se lève, prend le moine, le jette à terre, le tue presque. « Fils de mauvaise mère, s'écrie-t-il, qui t'a dit cela; malheur à qui t'a mis au monde! »

Et il l'eût achevé si on ne se fût empressé de relever le moine.

Pépin mécontent, lui dit :

« Sire vassal, vous me prisez bien peu, que vous battez ce moine devant moi.

» — Il n'est pas moine, a repris Bégon, mais traître à Dieu et à Garin; quel qu'il soit d'ailleurs, il a eu tant d'audace, que par le corps de saint Rémy, rien ne pourra le garantir, et je le tuerai.

» — Vous ne le ferez pas, sire baron, dit le roi; qu'on apporte ici les reliques, et que les témoins jurent dessus. »

Les quatre moines s'étant avancés, jurèrent sur le corps de saint Rémy qu'ils avaient dit la vérité; et on sépara Blanchefleur et Garin.

La nouvelle se répandit bientôt dans le palais. L'un dit à l'autre :

« Dieu, quelle douleur! Maudit soit le jour où le moine naquit.

» — Je le savais, répétait le comte Bernars; je savais qu'ils étaient parens et alliés. »

Fromont s'étant approché de Lohérain Garin, le prit à part et lui dit :

« Franc chevalier, parlez-moi un peu : je crois, par Dieu, que j'ai eu tort de ne pas vous aimer, et il me pèse de guerroyer encore avec vous. Or, si vous voulez, nous pourrons être bons amis. Faites épouser Blanchefleur à mon frère Guillaume de Monclin; moi j'ai deux sœurs qui sont très-belles : prenez-en une, une autre donnez à Bégon de Bélins, et je partagerai toute ma terre; ainsi réunis, il n'est lignage au monde qui pourra résister au nôtre.

» — Je le ferai, dit Garin, mais il faut que Blanchefleur y consente. »

Puis s'approchant d'elle :

« Parlez à moi, dame; voici le comte Fromont

qui vous demande pour son frère Guillaume de Monclin. C'est un homme riche, puissant et entouré d'amis.

» — Ce mariage est bien, dit Blanchefleur. Ce que vous me dites me plaît, et j'écouterai votre conseil. »

Et l'archevêque s'est aperçu de ce qui se passe entre Garin et Fromont, et il en avertit Pépin :

« Hâtez-vous, gentil empereur, car Blanchefleur va nous échapper. »

Le roi l'écoute ; il envoie Huon de Troies, Thierry et Amauri de Nevers chercher la demoiselle.

Ceux-ci faisant ainsi qu'on leur avait ordonné :

« Venez parler à Pépin notre seigneur, » dirent-ils.

Et Blanchefleur se rendit volontiers auprès du roi, dans une chambre où il se trouvait, ayant avec lui dix chevaliers. Quand elle y fut, le roi lui dit :

« Mademoiselle, pour remplacer l'amour de

Garin, vous donnerai-je assez noble mari en me donnant moi-même.

» — Sire, dit Blanchefleur, la vôtre grand merci; si vous le voulez, cela me plaît. Veuillez prévenir le Lohérain Garin, Bégon son frère, et tous les chevaliers qui m'ont ici menée.

» — Oui, » reprit le roi.

Et il fit appeler Lohérain et son frère.

« Venez à moi, Lohérain, leur dit-il; depuis long-temps vous m'avez bien servi. Je veux aussi entrer dans votre lignage; je veux épouser Blanchefleur *au cler vis.* »

Et dit Garin :

« Vous nous avez bien servi, mais vous avez mauvaisement mérité; par mon vouloir, vous ne serez mari.

» — Fol Lohérain, s'écria Bégon en se levant; laisse aller Blanchefleur *au cler vis;* si tu veux une femme, je t'en trouverai dix. Tenez, dit-il, en présentant Blanchefleur au roi, que Dieu vous rende heureux. »

Et l'empereur épousa la jeune fille. Elle fut

couronnée à Paris. Des noces magnifiques furent célébrées. Bégon de Bélin lui-même fut maître d'hôtel; le bon duc Aubris, Gérard de Liége et l'Allemand Oury furent pannetiers; Jofrois l'Angevin, sénéchal, aidé de Gauthier et d'Hernaïs.

Devant le roi était le duc Garin qui servait à boire dans une coupe d'or; il était beau de corps et de visage, et plus beau que lui ne se trouvait en aucun royaume; l'impératrice le regarda beaucoup.

Le comte Fromont était à une table séparée; à ses côtés Bernars de Nézil et Isorès de Boulogne. Bernars regarda le Lohérain, et dit à Fromont :

« Beau neveu, voyez comme Garin a bien su se mettre en avant : c'est vous qui auriez dû servir devant le roi. Par mon chef, vous ressemblez à ces chiens hargneux qui aboient de leur niche et n'osent pas en sortir. Allons, franc chevalier, va prendre la coupe, c'est ton droit de servir l'empereur. »

Fromont répondit :

« C'est chose étrange que j'ai entendu : doit-

on faire ainsi tout ce qui plaît? Le roi donna cette charge à Garin; je saurai m'en passer, Dieu merci, car rien ne vaut de faire des folies. »

Bernard l'entend, il frémit de rage, saute de table et s'élance sur Garin ; il veut lui arracher la coupe d'or des mains, et lui répand tout le vin sur sa fourrure.

Garin lui dit :

« Voulez-vous boire, sire Bernard, je vous donnerai de meilleur vin que celui-ci.

» — Mauvais chevalier, reprend Bernard, il ne t'appartient pas de tenir la coupe d'or. Tu déshérites Fromont et ses amis; honte doit t'en advenir. »

Garin ne put souffrir un tel outrage ; mais levant la coupe d'or, il en frappa Bernard au visage et lui enleva le sourcil; le sang coula. Aussitôt s'élancèrent les chevaliers des deux partis et l'on commença à se donner de rudes coups.

La reine, en voyant cela, fut effrayée et dit à Pépin :

« Pouvez-vous souffrir que ces chevaliers se battent ainsi ? eux qui vous ont toujours bien servi; si vous n'empêchez cela, vous êtes indigne de régner. »

Cependant les chevaliers se battaient toujours. Isorès-le-Gris se mêle à la foule ; à chaque coup qu'il frappe il tue son adversaire.

Bégon était aux cuisines ; il ordonnait le repas. On vient lui annoncer que Garin se bat et que les amis de Fromont le serrent de près. Furieux , il appelle le chef cuisinier.

« — Tu es mon homme et tu dois me servir, je te somme de venir avec moi, toi et tous tes garçonnets que je vois ici. Prends garde, je verrai comment tu sais frapper. »

Alors, saisissant broches et crochets, tous ils s'élancent.

Cependant le roi commande aux Français de s'armer, de fermer les portes et d'arrêter tous ces mutins bordelais ; et en même temps arrive avec tous ses cuisiniers, au nombre de plus de soixante-six, Bégon armé d'un grand crochet. Il tombe

sur Isorès qui tenait Aubris, et lui perce le cou.

Alors vous auriez vu le bon chevalier s'élancer à droite et à gauche, briser tête, bras et pieds. Enfin, les Gascons vaincus sont obligés de fuir.

Fromont, Beaudoin, Lancelin de Verdun, Guillaume de Monchin, Isorès-le-Gris, arrêtés aux portes du palais, sont mis en prison (1).

Quand ils se virent tous en chartre, les barons furent bien empêchés.

« Hélas! dit Fromont, que pourrai-je devenir? Sortirons-nous jamais d'ici? Nous sommes tous morts, je n'en puis douter.

« — Tais-toi, dit Bernard de Nézil, si je puis parler au roi Pépin, nous serons bientôt dehors. »

« Comment cela? dit Isorès.

» — Vous le saurez, reprit Bernard, je dirai au roi de Saint-Denis que, parce qu'il a épousé Blanchefleur, le Lohérain veut le tuer; je dirai que Fromont était convenu de recevoir Blanche-

(1) T. II, chanson deuxième, depuis la page 1 jusqu'à la page 21.

fleur de la main de Garin pour la donner à Guillaume de Monclin, et que même Fromont lui donna soixante marcs d'or; s'il le nie, nous nous battrons. »

Et en effet, ayant prévenu l'empereur, ce dernier fait appeler Garin qui donne un démenti formel aux barons; un duel s'engage entre lui et Isorès-le-Gris; mais Bégon, son frère, lui fait comprendre qu'il doit se battre à sa place, et Garin y consent (1).

Alors une lutte sanglante a lieu entre Bégon et Isorès-le-Gris; déjà ces deux chevaliers ressentaient l'un pour l'autre une haine terrible; aussi le combat est affreux, sa fin atroce. Elle rappelle la sauvagerie des duels germaniques. Suivant nous c'est, dans tout le roman, le trait le plus barbare et qui sente le mieux la férocité des héros scandinaves.

Bégon a fendu la tête à Isorès-le-Gris. Or, écoutez ce que fit le Lohérain, continue l'au-

(1) Couplet XXII.

teur, il lui ouvre le corps avec sa flamberge à la poignée d'or, prend le cœur entre ses mains, puis, le jetant au visage de Guillaume de Montclin : Tenez, vassal, le cœur de votre cousin; or le pouvez et saler et rôtir (1).

Ce duel, comme on doit le penser, rallume la guerre; cependant elle ne devient pas tout-à-coup générale, et un événement encore plus grave amène l'empereur et Garin à marcher contre les Bordelais.

Pépin, voulant réparer quelque peu l'insulte qu'il avait faite à Garin en épousant Blanchefleur, pense à l'unir, ainsi que Bégon son frère, à une princesse de sa famille. Il vient trouver le vieux Milon, duc d'Aquitaine, qui, suivant l'auteur du poëme, était son oncle, et lui demande ses deux filles en mariage pour les deux Lohérains (2). Cette double union accomplie, Bégon, en retournant à Bélin, est assailli par Thibaut et Hai-

(1) Couplet XXIII à XXVI.

(2) Couplet XXX.

mes, deux barons ses ennemis ; mais prévenu par un pélerin auquel il fait l'aumône, il parvient à leur échapper, non sans avoir reçu de fortes blessures dont il n'est guéri que par des médecins de Salerne (1).

Cependant les vassaux du Lohérain, révoltés contre lui, mettent le siége devant Bélin, et Begues s'empresse d'envoyer un message à l'empereur pour l'appeler à son secours (2).

Nous avons encore dans la scène qui a lieu en ce moment, une preuve de l'audacieuse brutalité des grands vassaux. Bernard de Naisil était à la cour au moment où Galopin, messager de Begues, est parvenu à l'empereur. Quand il le vit, il ne se tint pas de colère, et saisissant le vassal, il l'eût tué sans le secours de la reine, qui l'arracha de ses mains et lui dit :

« Sire Bernard, trop estes hardi ; déjà vous avez causé la mort d'Isorès par votre folle témérité.

(1) Couplet xxxi à xxxiv.

(2) Couplet xxxv.

» — Tais-toi, folle garce, dit Bernard de Naisil, le roi était fou quand il t'épousa; peu d'honneur doit lui en advenir (1). »

« — Vous en avez menti, voleur et parjure que vous êtes; jamais on ne devrait vous recevoir en haute cour, l'empereur devrait vous en chasser. » Ayant dit, Blanchefleur se sauva dans sa chambre en pleurant.

Mais Garin ne tarda pas à être prévenu de la grande guerre qui menaçait Bégon de Bélin. Il accourut aussitôt. Blanchefleur le sut, et venant à lui, elle demanda vengeance de l'insulte que Bernard lui avait faite.

Garin, voyant le duc Bernard présent, saisit une table, et la jetant à la tête de son ennemi, il lui cassa quatre dents. Il l'eût tué, mais l'empereur s'y opposa. Alors, Garin réunit tous les vassaux de la couronne, et l'empereur, avec toute son armée, l'oriflamme en tête, marcha au secours de Bégon.

(1) Couplet xxxv.

Les Bordelais, qui assiégeaient Bélin, n'eurent pas plutôt aperçu la bannière de France qu'ils s'enfuirent, et le Lohérain fut délivré.

Mais Bernard est venu vers Fromont, la tête enveloppée de sa cape ; il se présente au comte qui lui demande ce qu'il a. Il dit alors son aventure et montre son visage tout enflé.

« Pardieu, s'écrie brutalement Fromont, il a bien agi. Nous étions les amis de Garin ; la paix était faite, et maintenant il nous faut combattre de nouveau. »

En effet, une guerre terrible s'engage entre les Bordelais et l'armée française. Les uns et les autres sont alternativement vainqueurs et vaincus, et cependant Fromont reste plutôt spectateur de la querelle qu'il n'ose prendre part à l'action, et même en arrivant au camp des alliés, il trouve le duc Haimes, celui qui attaqua Bégon quand il ramenait sa nouvelle épousée dans son château de Bélin, et comme ce dernier le saluait en disant soyez le bienvenu :

« Fils de mauvaise mère, a repris le vieux Fro-

mont, mauvais traître, déloyal, foi-menti, puissiez-vous être maudit! Vous osâtes attaquer votre seigneur, et vous pensez que pour vous je vais perdre ma terre. Je vous livrerai à l'empereur qui vous fera pendre comme un chien, et certes il n'aura pas tort. »

Haimes l'entend et n'ose lui répondre un mot (1).

Mais la guerre tourne assez mal aux Bordelais. Vaincus dans un combat, ils le sont encore dans deux luttes ou tournois pour lesquels les partis prennent jour, et ces deux tournois nous font bien connaître que c'est au dixième siècle que se rapportent les mœurs décrites en notre poëme, car ce ne sont pas de ces fêtes comme on en voyait à la cour de Philippe-Auguste, dans lesquelles rarement les assaillans étaient frappés à mort. Mais ce sont des luttes sanglantes qui commencent par le combat de deux chevaliers et finissent par un engagement entre les deux partis. Enfin, après

(1) Couplet xxxv.

un quatrième combat, encore plus terrible que les trois autres, les Bordelais vaincus, n'ayant plus de la ville qu'ils défendent que le château, se résignent à demander la paix à l'empereur. Elle est accordée et dura sept ans et demi. Ici se termine la seconde chanson (1).

Avant de terminer cette analyse par une traduction littérale des principales scènes de la troisième et dernière chanson de Garin, nous croyons devoir examiner le caractère de quelques-uns des personnages du poëme.

Comme il arrive dans beaucoup de *chansons de geste*, l'empereur Pépin, et même Garin de Lorraine, n'y jouent pas les premiers rôles; ce dernier cependant est toujours représenté avec la même loyauté, la même grandeur d'ame, la même impétuosité que nous lui avons vues dans la scène du mariage de Blanchefleur. Son dévouement à la personne de Pépin est remarquable. L'auteur, on le voit, a voulu nous peindre le

(1) Couplet XXXVI à XLII.

seigneur féodal accomplissant tous ses devoirs. Mais les principaux rôles du drame et aussi les plus beaux ont été donnés à *Bégon de Bélin*, frère de Garin, et à *Fromont le viel.* Le caractère du premier est tracé avec des couleurs toujours vraies, toujours brillantes. Il y a dans cet homme, quand il est sur son cheval de bataille et qu'il tient sa lance au poing, une rudesse et une vigueur qui rappelle l'homme du Nord, le guerrier germain auquel rien ne résiste, et qui sut détruire les cohortes romaines et conquérir une patrie nouvelle avec sa bonne épée. Comme l'auteur nous l'apprend, Bègues joignait à une grande valeur une force physique remarquable même à une époque où la vie active et sauvage développaient au plus haut point cette faculté. Rien ne tempère cette valeur, rien ne l'arrête, excepté l'éducation chrétienne qu'il a reçue et qui le porte à regretter son frère, même au milieu de ses enfans et de sa femme. Ce sont de tels sentimens qui lui font dire à Béatrix :

N'est pas richesse ne de vair ne de gris,
Li cuers d'un homme vaut tout l'or d'un pays (1).

Et par une contradiction que l'emportement de la guerre et la fureur du combat peuvent seuls expliquer, c'est Bégon que nous avons vu plus haut tuer son ennemi, lui arracher le cœur et le jeter au nez de son parent. On pourra juger mieux ce caractère après avoir lu la dernière partie du poëme dont nous donnons plus bas la traduction.

Fromont, qui est l'ennemi personnel des Lohérains, puisque l'aîné d'entre eux a tué son père, nous est présenté sous un tout autre point de vue : il est vaillant, hardi à la guerre, mais la prudence, la réflexion président à toutes ses entreprises. Il y a dans ce qu'il fait, activité, ambition même, et cependant loyauté, noblesse.

(1) Certes, comme l'a très-bien fait remarquer M. Pâris, voilà l'un des plus beaux vers qui aient été jamais écrits en aucune langue.

Ainsi nous nous rappelons les dures paroles qu'il adresse au duc Haimes, ce déloyal chevalier qui, attaquant par surprise Bégon de Belin, est cause de la guerre où Fromont est vaincu. C'est un révolté contre son suzerain; mais il faut dire que le suzerain n'avait pas tenu à son égard les promesses qu'il avait faites, et que la mort tragique de son père pouvait justifier la première révolte. Quant à la seconde, nous avons déjà remarqué plus haut que Fromont n'y prit jamais une part active que bien malgré lui, et nous ajouterons ici qu'il fit la paix aussitôt qu'il en trouva l'occasion.

Nous avons encore à examiner quelques personnages placés moins haut que les précédens, mais dont le caractère franchement dessiné nous fait bien connaître l'organisation des premiers temps féodaux; toute la rudesse, toute la franchise, toute la liberté d'allure dont jouissait l'homme qui maniait le fer, quelle que fût d'ailleurs sa richesse ou son rang.

Le premier est un individu à part : frère aîné

d'un comte, nous le voyons, en dépit du fameux droit d'aînesse, ne possédant qu'un peu d'argent; il s'en contente cependant; en récompense, il est joueur, buveur, débauché. Mais il ne manque pas à son devoir féodal envers le duc Bégon son parent, et c'est lui que nous avons vu plus haut envoyé en message à l'empereur. Voici comment cette scène est racontée :

Le duc répond à ses chevaliers qui lui conseillent d'appeler à son aide tous ses amis, et principalement l'empereur Pépin :

« Certes, bien avez dit, mais je ne sais où trouver un messager?

» — J'en connais un bon, reprit le duc Hervis, et je vous l'amènerai. »

Il sortit donc aussitôt, et courut à la taverne. Là il trouva *Menuel Galopin* près d'un tonneau, trois dez en main et trois filles de joie à ses côtés; telles étaient ses délices :

« Et Dieu te sauve, Menuel, dit le duc.

» — Dieu vous bénisse, reprit Galopin; venez vous asseoir, et tirons à qui paiera le vin?

» — Je ne viens pas pour cela; Bègues ton cousin te demande : il est ton parent, il ne faut pas lui manquer.

Menuel reprend :

« Cela ne me regarde, je ne m'occupe pas de si riche voisin, j'aime mieux la taverne et le plaisir du vin et ces demoiselles que vous voyez ici, que je ne prise duché à maintenir.

» — Comme tu voudras, dit Hervis, il y a peine à tenir un duché; mais viens parler à Bégon, il te demande en son palais de marbre. »

Menuel dit :

« Faites-moi raison de ce vin, ou autrement je ne sors pas d'ici.

» — Volontiers, » reprit le comte.

Et appelant le tavernier :

« Je vous rendrai deux sous poitevins.

» — Tout à votre plaisir, » répondit l'hôte.

Henri conduisit Menuel Galopin au palais. Bégon lui dit :

« D'où es-tu, mon bel ami?

» — De Clermont, sire, et je m'appelle Galo-

pin. Le preux comte Jocelins est mon frère; je suis aîné, mais il me va ainsi.

» — Certes il m'en pèse, reprit Bégon, je reconnais que tu es mon cousin : si tu veux quitter toutes tes folies, je te ferai chevalier tout à l'heure, et je partagerai l'Auvergne entre toi et ton frère. »

Menuel entend cela, pousse un rire, et dit :

« Pour rien avez parlé; j'aime mieux avoir taverne et jeunes filles qu'un comté; mais donnez-moi vos ordres ou je m'en retourne boire.

» — Non ferez, ami, dit Bègues. Mes vassaux m'ont attaqué, et je suis assiégé par eux.

» — Ce sont des traîtres que Dieu puisse maudire, » reprit Galopin.

Et il accepte de porter un message au Lohérain et à l'empereur malgré tous les dangers (1).

Cette scène est remarquable non-seulement pour la variété plaisante de sa composition, mais encore par les traits de mœurs qu'elle nous ré-

(1) T. II, p. 99, couplet xxxv.

vèle. Le plus saillant, suivant nous, c'est la parenté de Menuel avec les plus hauts barons du royaume, sa fraternité avec un comte dont il est l'aîné. Certes voilà les mœurs féodales dans toute leur primitive simplicité. Certes les traditions conservées dans Garin ne sont pas du siècle de Philippe-Auguste, mais d'une époque bien antérieure, du dixième siècle, par exemple, où la féodalité commençait, mais n'avait pas encore de loi ni de système établi.

Il nous reste à donner aux lecteurs deux scènes qui nous présentent le même fait, mais avec des circonstances entièrement différentes, et qui pour cela méritent de fixer notre attention. C'est la cérémonie d'adoubement de deux chevaliers : l'un, fils du duc *Fromont le Puissant* (le Postéis); l'autre, de *Rigaud,* fils du vilain Hervi. Voici la première :

Les chevaliers ayant décidé le vieux Fromont à donner des armes à son fils, celui-ci vint au palais et se mit au bain; les valets apportèrent la soie, les chambellans les robes en étoffes pré-

cieuses, et le vieux duc envoya Beaucent, son bon cheval qu'il aimait tant, à son fils Fromondin. La selle est bonne et fut faite à Toulouse. Fromondin, tout prêt, saute de terre sans toucher l'étrier; puis caracolant, il vient heurter Bernars qui manque de tomber :

« Sire vieillard, lui crie-t-il en riant, vous serez des miens, je vous prie. »

Et Naisil répond :

« Sire, votre merci. »

Puis entrant dans le verger, ils s'assirent au manger (1).

L'autre scène a lieu dans le camp ennemi, c'est-à-dire dans celui de l'empereur Pépin et de Bégon de Bélin. Ce dernier rencontre Rigaud, fils d'Hervi, auquel il fit présent d'un cheval.

« Sire Rigaud, lui dit-il, je vous ai bien tenu promesse.

» — Non pas, sire; car outre le cheval de prix, vous me dites devant plus de mille témoins que je serais chevalier.

(1) T. II, p. 143, couplet xxxv.

» — Vous le serez, reprit le Lohérain. Allez-vous-en un peu baigner, et tôt après vous aurez et le *vair* et le *gris.* »

Mais Rigaud lui répond :

« Au diable et votre vair et votre gris! Je n'ai que faire de me baigner, je ne suis tombé dans aucun fossé, et mon père a plus d'étoffe qu'il ne nous en faut.

» — Comme tu voudras, » dit le duc.

Alors on revêt Rigaud d'un riche manteau garni de fourrures qui traîne un demi-pied derrière lui. Rigaud le voit, il se fâche, et, saisissant le couteau d'un damoisel, il en coupe un grand pied et demi qu'il jette au milieu des serviteurs.

« Pourquoi fais-tu cela? lui demande son père. Il est d'usage qu'un nouveau chevalier le porte ainsi.

» — C'est une mauvaise coutume, dit Rigaud comme je suis, je me lève; je cours, je saute mieux.

» — Il a raison, » dit le roi.

Bègues ayant demandé une épée, il la ceint au jeune homme; puis il le frappe de la main derrière la tête. Rigaud se fâche; et saisissant le fer, il le tire à moitié du fourreau, quand son père l'arrêtant :

« Que veux-tu faire, enragé, mauvais fils? La coutume veut que tout cela se passe ainsi. »

Et Rigaud dit :

« C'est une mauvaise coutume, malheur à celui qui l'établit (1)!... »

La différence entre ces deux passages est sensible et n'a pas besoin d'être remarquée. Ce document précieux sur l'une des plus célèbres cérémonies des temps chevaleresques peut jeter un grand jour sur ce point. Les questions qu'il soulève sont nombreuses; nous ne pourrions les traiter ici d'une manière convenable. C'est pourquoi nous allons passer à la traductin presque complète de la plus belle et de la dernière chanson de *Garin*.

(1) T. II, p. 180, 181, couplet XXXVII.

Un jour Bègues était au château de Bélin; auprès de lui la belle Béatrix qui sourit à ses caresses. Il voit ses deux fils Gérins et Hernaudin : l'un âgé de dix ans, l'autre de douze, jouant avec d'autres damoiseaux. Le duc les regarde en soupirant; Béatrix lui dit :

« Hé! riche duc, pourquoi être ainsi pensif? vous avez de l'or en vos écrins. Vous avez des fourrures, des faucons sur les perches, des mulets, des palefrois, des roucins, et vous avez foulé vos ennemis. Pas un vassal, si vous le demandez, ne refusera de marcher pour vous servir. »

Le duc répond :

« Dame, vous avez dit la vérité, excepté sur un point. Ni l'or, ni les fourrures, ni les palefrois, ne font la richesse; ce sont les parens et les amis.

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays.

Rappelez-vous, quand je fus attaqué dans les landes, alors que je vous pris à femme. Vous le

savez bien, si je n'avais pas eu des amis, malheur me serait advenu. Pépin m'a placé à cette frontière où je n'ai aucun de mes proches, excepté Rigaud et son père Hervis. Je n'ai qu'un frère le Lohérain Garin, et voilà sept ans que je ne l'ai vu. J'en suis triste et fâché. Je m'en irai donc voir le Lohérain et son fils Girbert. L'on m'a dit qu'au bois de Puelle il y avait un sanglier si beau, que jamais homme n'en vit un semblable; je le chasserai et je porterai sa tête à Garin.

» — Sire, reprend Béatrix, que dites-vous là? C'est la marche de *Fromont le Puissant,* auquel vous avez tué bien des amis; n'allez pas à cette chasse, le cœur me dit que vous n'en reviendriez pas. »

Mais Bègues n'écoute pas les pressentimens de Béatrix, et il ordonne son départ pour le lendemain.

Après avoir embrassé sa femme, le duc s'équipe en guerre, et emmène avec lui trente-six chevaliers tous habiles chasseurs, dix meutes de chiens et quinze valets pour les conduire.

Le duc vint à Orléans, vit son neveu Hernaïs et sa sœur; de là à Paris, et resta trois jours avec l'empereur qui le reçut avec joie. De là il vint à Senlis, à Condé, passa l'Oise à Chari; traversa le Vermandois, le Cambresis, et s'arrêta au château de Vallentin chez *Béranger le Gris,* le plus riche bourgeois des bords de l'Escaut.

Son hôte le reçoit magnifiquement. Il fait acheter malars, perdrix, grues, jantes et agniaux; et, après le repas, il lui donne un lit. Quand il a conduit le Lohérain, il s'assied à ses côtés, et dit :

« Sire, à ce visage vous me semblez Garin de Lorraine qui vint dans ce pays. Il fut mon hôte quand il passa par ici.

» — Sire, répondit Bègues, je ne vous veux mentir, le Lohérain est mon frère. Je suis d'un pays éloigné dont l'empereur m'a confié la garde. Depuis le grand siége de Bordeaux, je n'ai pas vu mon frère, et je viens pour cela.

» — C'est toi qui as tué Baudouin, dit l'hôte. Tu as dans cette terre bien des ennemis; s'ils te savaient près d'eux, ils viendraient à toi.

» — Je le crois bien, dit Bégon de Bélin ; mais j'ai appris qu'au bois de Puelle il y avait un beau sanglier. Je le chasserai. J'en ai le désir, et je porterai sa tête à Garin.

» — Je sais bien où il gît, dit l'hôte ; je vous conduirai demain jusqu'à sa retraite. »

Bègues entendit cela et en fut joyeux. Il détacha son manteau garni de fourrure et le donna à son hôte, après l'avoir embrassé. Celui-ci l'accepta et se retira. Puis il dit à sa femme :

« Nous avons ici un franc baron ; qui sert prudhomme en a toujours récompense. »

Le lendemain le chambellan vint au lit de Bègues et l'habilla. Il lui mit une cotte de chasse, de hautes bottes et des éperons. Puis le duc monta un cheval de chasse que l'empereur Pépin lui avait donné ; et le cor d'ivoire au col, l'épée au poing, il s'élança dans la forêt.

Bégon a tant suivi les chiens, qu'il se trouve seul avec eux, en face du sanglier. La bête sent bien qu'elle ne pourra durer. Aussi s'appuyant à un chêne, elle boit dans l'eau qui coulait au

pied, et veut se reposer. Tous les bons chiens l'environnent. Le sanglier les voit, il lève ses sourcils, roule ses yeux, heurte ses dents, et tombant sur eux, il les tue ou blesse presque tous.

Le duc le voit, il s'est écrié : « Ah! fils de truie, combien tu m'as donné de peine : j'en ai perdu tous mes compagnons. »

Le sanglier écoute Bégon, le regarde, roule ses yeux, et, plus rapide qu'une flèche, s'élance sur lui; mais Bégon, qui ne le craint pas, l'attend, et lui enfonce son épée dans le cœur. Le sang coule et les chiens le boivent jusqu'à en être repus, puis se couchent à côté de l'animal. Alors la nuit vient. L'obscurité est grande, et le duc n'apercevait autour de lui ni château, ni cité, ni bourg, ni village, ni fermes. Il ne connaît personne en ce pays : il n'avait pour compagnon que Beaucent, son destrier. Il le plaint, et dit :

« Beaucent, je dois bien vous aimer, car vous avez gardé mon corps de maint péril. Ah! que

n'ai-je blé ou avoine, je vous la donnerais! A mon retour au château de Bélin, je vous récompenserai. »

Le duc alluma un grand feu; puis saisissant son cor, il le fit sonner deux fois avec force pour appeler les siens.

Hélas! franc duc, à quoi penses-tu? cela est inutile : ceux que tu as appelés, tu ne les verras pas vivant.

Le forestier qui veillait aperçut le feu allumé; il entendit le duc sonner bravement du cor et appeler ses chiens. Il se dirige de ce côté, regarde Bégon de loin ; il n'ose approcher. Quand il vit ses éperons d'or, quand il vit son cor d'ivoire à neuf viroles d'or, et son magnifique coursier, et sa grande épée, il courut vite annoncer à Fromont la rencontre qu'il avait faite. Celui-ci donne à son garde soixante compagnons, et tous ensemble ils vont à Bègues et lui ordonnent de se rendre, parce qu'il a osé chasser dans les domaines de Fromont le puissant.

« Seigneurs, leur crie Bègues, portez-moi

honneur, car je suis chevalier. Si j'ai forfait envers Fromont le vieux, je lui en ferai droit : Garin et l'empereur sont tout prêts à répondre de moi. Mais j'ai dit à tort : Dieu me confonde, si je me rends à ces vils pautonniers ; — avant de mourir, je vendrai cher ma vie. »

Les forestiers n'écoutent pas Bègues ; leur chef ose même s'approcher de lui et prendre son cor. Bègues le voit, et d'un coup de poing il l'étend mort à ses pieds :

« Tu as agi comme fol, lui dit-il ; au cou d'un comte tu ne prendras jamais cor. »

Les forestiers attaquent Bégon tous ensemble. Le duc se défend et en abat trois d'entre eux. Les autres reculent ; mais, voyant venir à eux un archer dont l'oncle avait péri sous les coups de Bègues, ils l'appellent, et celui-ci lance au cœur du marquis une flèche d'acier qui le perce, et Bégon meurt en réclamant Dieu :

« Glorieux père qui vivez éternellement, ayez pitié de mon ame ! Hélas ! Béatrix, noble et gente, ne me verrez jamais dessous le ciel. Garin, mon

frère, mon corps ne défendra plus le tien. Mes deux enfans, les fils de ma femme, si j'eusse vécu vous eussiez été chevaliers. Que Dieu du ciel soit votre père ! »

Les vilains forestiers tombent dessus lui et le percent encore à coups d'épée ; puis ils emportent le sanglier, emmènent le cheval de Bègues dont ils abandonnent le corps. Les trois chiens qui seuls vivaient encore ne veulent pas quitter leur maître. Beaucent, conduit au château, bat du pied, hennit et frappe tous ceux qui l'approchent. Le sanglier est si grand que toute la gent du château vient le voir. Fromont entend ce bruit :

« Qu'est-ce donc? crie-t-il ; d'où vient ce sanglier? Ce cor d'ivoire, donnez-le-moi. »

Il le regarde, le retourne :

« Cela est beau, dit-il ; ni garçons ni braconniers n'ont possédé cet olifant. »

Et ayant appris qu'on avait laissé le corps du chasseur dans la forêt :

« C'est un chrétien, dit-il, nous devons l'en-

terrer, qu'on l'apporte ici. Demain nous ferons ses funérailles. »

On obéit à ses ordres. On plaça le corps de Bègues sur une table qui servait à Fromont les jours de fête, et on prit le chemin du château. Les chiens ne quittèrent pas leur maître, et marchèrent après lui en poussant des cris affreux. Barons et chevaliers vont voir le corps du marquis :

« Dieu ! dit chacun, comme il est grand; les garçons l'ont tué, mal ont fait; il était gentilhomme : ses chiens l'aimaient beaucoup. »

Fromont a entendu tout cela. Il vient droit au corps, regarde devant, derrière. Il l'avait vu vivant : il le reconnut mort; car il portait au visage la marque d'une blessure que lui-même avait faite au marquis.

Fromont le voit et tombe pâmé dans les bras de ses chevaliers. Puis, revenant à lui, il exhale sa colère en plaintes, fait prendre tous les meurtriers de Bégon, et leur promet qu'ils seront écorchés vifs.

. . . .

Le lendemain il fallut enterrer le marquis. On lava son corps avec de l'eau et du vin. Fromont lui-même y mit les mains. On l'enveloppa dans un drap de samis cousu avec de la soie, puis on le recouvrit d'un cuir de cerf. Le corps ainsi enseveli, on le plaça dans une bière; trente cierges furent allumés autour, et Fromont veilla au chevet.

On a mandé le bon abbé Lietris, neveu de Garin de Lorraine; il vient accompagné de trente-six chevaliers et de quinze moines. Il dit à Fromont :

« Sire, vous m'avez demandé? Quel est cet homme qui gît là, en bière? Est-il malade, ou navré, ou mort? »

Et Fromont dit :

« Je ne vous veux mentir, c'est le comte Bègues du château de Bélin; mes garçons l'ont tué dans le bois pour un sanglier qu'il avait abattu. »

L'abbé l'entend, il frémit.

« Qu'est-ce diable, Fromont, que tu as dit? mais Bègues de Bélin, mon oncle, est duc. Par

le saint Dieu, tu l'as fait tuer. Oh! c'est alors que vous allez me voir quitter l'église, c'est alors que vous allez me voir revêtir le blanc haubert; j'appellerai tous mes amis et nous vous ferons mourir de mort honteuse. »

Fromont l'écoute et il a peur; il tremble, tout son sang noircit.

« Ha! sire abbé, dit-il, pour l'amour de Dieu, par le saint sépulcre, ne faites pas cela. Vous êtes moine, portez le marquis à son frère, et dites-lui que j'ai emprisonné les hommes qui ont tué Bègues, et que je suis prêt à les livrer à sa vengeance.

» — Vous faites bien, » dit l'abbé; et il emmena le corps du marquis.

On n'écouta pas les propositions de Fromont; la guerre va recommencer; mais ici finit le poëme de Garin-le-Lohérain.

Plusieurs fois, nous avons fait observer que les mœurs peintes en ce roman étaient celles du dixième siècle, nous espérons même en avoir donné quelques preuves. Quant au langage, il ne

remonte pas à une époque aussi reculée. C'est aux premières années du règne de Louis-le-Gros (de 1120 et 1130) que l'on peut en fixer la composition, c'est-à-dire que Jehan de Flagy, qui mit en vers la chanson de geste de Garin, qui nous est parvenue, vivait à cette époque; mais, n'en doutons pas, des chants antérieurs, peut-être même un poëme, lui avaient servi de guide ou de modèle.

Nous n'avons plus qu'à dire un mot sur la manière dont cette belle œuvre a été publiée; nous croyons que personne, mieux que M. P. Pâris, ne pouvait s'acquitter d'une tâche aussi rude.

Le texte nous a paru d'une correction parfaite, et il était d'autant plus difficile d'obtenir cette correction, que les manuscrits originaux sont nombreux et offrent tous une variété de leçons qui demande une science profonde, un tact délicat dans celui qui entreprend de choisir au milieu d'elles; et cependant M. Pâris a préféré cette méthode à celle adoptée par quelques archéologues, de suivre un texte et de placer aux notes les va-

riantes. C'est une manière de travailler tout à la fois heureuse et hardie, et dont M. Pâris a vaincu la difficulté avec un grand talent. Quant aux notes philologiques, historiques ou critiques, elles nous ont semblé parfaites, et c'est avec plaisir que nous avons remarqué leur plus grande multiplicité dans le deuxième volume. Nous leur devons une grande partie des observations que nous avons placées dans le cours de cette analyse, et en terminant nous dirons que M. Pâris, faisant abnégation de tout amour-propre, a rectifié, dans le tome second, quelques-unes des explications hasardées dans le premier volume, et dont il a reconnu depuis la fausseté. Ne soyons pas surpris de cette franchise, car c'est ainsi que procèdent la vraie science et le vrai talent.

FIN.

